

L'écriture des traumatismes de guerre : Entre Réalisme mortifère et poésie résiliente dans *La grotte éclatée* de Yamina MECHAKRA.

IDDIR Sadia^{* 1} ; KHATI Abdellaziz²

¹ - Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou, Algérie.

sadiaiddir6@gmail.com

² - Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou, Algérie.

Abdellaziz.khati@gmail.com

Soumission : 26/05/2025

Acceptation : 30/05/2025

Publication : 02/06/2025.

Résumé:

Le présent article propose d'étudier la manière dont se fait la mise en écriture des traumatismes de guerre et de réfléchir sur l'impact de la poésie dans le processus de résilience. Dans *La grotte éclatée*, Yamina Mechakra forge une langue et une graphie singulières pour dire la guerre, sa violence et les traumatismes qu'elle engendre. Elle alterne entre deux tendances : réalisme mortifère et poésie résiliente.

Mots clés : La grotte éclatée, Yamina MECHAKRA, traumatismes, réalisme mortifère, poésie résiliente. .

* Auteur correspondant.

Title Writing war trauma:Between deadly realism and resilient poetry in *The cave exploded* by Yamina

MECHAKRA

Abstract:

This article proposes to study the way in which war trauma is written and to reflect on the impact of poetry in the process of resilience. In *The Cave Exploded*, Yamina Mechakra forges a unique language and script to describe war, its violence and the traumas it generates. It alternates between two tendencies: morbid realism and resilient poetry.

Key words: *The cave exploded*, Yamina MECHAKRA, traumas, deadly realism, resilient poetry.

1- Introduction :

Yamina MECHAKRA¹ ancre son roman, publié en 1979, dans la guerre de libération. Elle pointe vers le drame et la tragédie, vers les souffrances physiques et psychiques subies. Elle dit l'éclatement engendré par la guerre dans toutes ses dimensions et fonde une esthétique singulière pour l'exprimer. Nous nous proposons, dans cet article, de voir de quelle manière se fait le traitement de l'extrême violence engendrée par la guerre dans *La grotte éclatée*². D'interroger la corrélation entre résilience³ et poésie. Comment la guerre marque les corps et les âmes ? Comment se manifestent les traumatismes⁴ ? Comment se fait le processus de résilience ? Nous nous intéresserons, d'abord, à la manière dont se fait la mise en écriture des traumatismes de guerre dans *La grotte éclatée*, puis nous nous arrêterons sur la dimension cathartique de la poésie, sur ce que les mots peuvent guérir.

2- La guerre comme traumatisme:

Chez Yamina MECHAKRA, la guerre est d'abord un traumatisme, une blessure invisible, inaudible à laquelle elle va tenter de donner corps et voix à travers l'écriture. Le sceau de la formation psychiatrique de l'auteure est fortement présent, elle nous fait pénétrer dans le monde des hantises, de la folie, de la dépression, des délires et des hallucinations. L'horreur de la guerre tel que nous le retrouvons dans *La grotte éclatée*, ce sont des corps en morceaux qui portent la mémoire de la guerre, ce sont aussi des rescapés qui croulent sous les traumatismes, qui sombrent dans la folie, des disparus, des morts sans sépultures, des orphelins, des veuves qui continueront à être hantés par ce qu'ils ont subi, à vivre indéfiniment dans le passé. Le poème que l'auteure place en exergue de son texte : « *Nous qui vivons au passé, nous la plus forte des multitudes, notre nombre s'accroît sans cesse et nous attendons du renfort* »⁵ pourrait dire la difficulté à se défaire de l'emprise de ce passé traumatique.

La grotte éclatée se situe entre deux dates clés : novembre 1955 et le 5 juillet 1962, dates qui correspondent au début et à la fin de la guerre de libération algérienne. Une période extrêmement violente et meurtrière, l'Algérie dénombre des pertes énormes, plus d'un million et demi de morts. MECHAKRA décrit la guerre d'indépendance du point de vue d'une femme (infirmière) confrontée quotidiennement aux images terribles de la mort, aux corps agonisants, mutilés, en putréfaction, à la souffrance physique et psychologique des blessés.

Plongés au cœur du drame, nous nous retrouvons dans une grotte, dans un maquis des Aurès à la frontière tunisienne. L'auteure décrit la cohabitation avec la mort, l'horreur, la souffrance et surtout les

traumatismes de ceux qui ont survécu. Karima LAZALI dit à propos de ce texte : « *La grotte éclatée n'est pas un récit, mais le journal de corps mis en lambeau* »⁶.

La protagoniste du texte est une infirmière engagée dans le maquis. Née de mère et de père inconnus dans la ville de Constantine, abandonnée et recueillie à la Souika constantinoise, notre protagoniste sera ballotée d'un orphelinat à un autre, de famille en famille, elle grandira sous l'aile des sœurs de la charité desquelles elle va détenir un savoir médical. Dans le maquis, elle sera chaque jour confrontée à des scènes mortifères, à des corps mutilés. Au cœur du drame, elle fera tout pour ne pas sombrer dans la folie, pour ne pas être emportée par la dépression. Dans un monde plongé dans le chaos, au sein d'une grotte qui accueille les mutilés, elle va rencontrer l'amour, se marier et devenir mère. Arris, son mari maquisard, meurt quelques jours après cette brève union. Elle se lie d'amitié avec Kouider « *un jeune homme dans un corps fripé par la misère* » et Salah « *mon je veux vivre* » un petit garçon de neuf ans qui a perdu ses deux jambes. En octobre 1958, la grotte éclate après un bombardement au napalm, Kouider et Salah meurent, notre infirmière s'en sort sans bras, blessée, les pieds carbonisés, son fils perd les jambes et les yeux.

Orpheline, survivante à l'horreur, à la mort, à la perte d'être chers, les traumatismes de notre infirmière prennent d'abord une forme de déni qui se manifestent par une fuite dans le rêve, l'oubli et la folie. Au centre psychiatrique où elle est internée après avoir tout perdu, elle rencontre des femmes avec lesquelles elle tisse des liens et desquelles elle reçoit un soutien affectif. L'arrivée providentielle d'un « génie des mots » un poète, vient panser ce qui a été brisé en elle.

2-1- La grotte, comme lieu du trauma : de cache salulaire à cachot mortifère

La grotte est l'espace où se déroulent la majorité des événements racontés dans le texte. Ce lieu est lié à la résistance pour les Algériens, à la lutte anti-coloniale et à la guerre d'indépendance⁷. Cet espace est d'abord décrit comme un lieu où les moudjahidines viennent se réfugier pour tenter de survivre à leurs blessures. C'est le refuge, l'abri, l'infirmerie où on leur prodigue des soins, où ils créent des liens et ressentent un peu de chaleur humaine, mais c'est aussi le lieu où certains perdent la vie, où ils sont amputés à la scie, où ils sont enfermés. C'est le lieu d'isolement et de la folie, de la perte des repères temporels. Dans ce lieu, les réfugiés vivent en dehors du temps, coupés du monde. La rupture temporelle se lit dans ce passage : *« Je continuais avec Kouider à fermer les yeux des morts. A réciter la profession de foi. Des versets du Coran, des poèmes, à ignorer le nom des morts et le nom des jours. »*⁸

La grotte, c'est à la fois l'ancre de la vie et celui de la mort. Elle est également un cimetière. Yamina MECHAKRA, évoque les emmurades de la grotte de Sbéah et les enfumades de la grotte du Dahra⁹ où des tribus entières prennent refuge et finissent par être décimées. Après un bombardement au napalm qui a visé la grotte, ses réfugiés vont être déchiqtetés, brûlés. Des vies vont être emportées, ensevelies sous les décombres de l'explosion. La grotte est la métaphore des crimes souterrains, cachés, tus, déformés qui éclatent au grand jour. Le lieu de refuge se transforme en tombeau, la grotte devient lieu de mémoire de la guerre, de la mort et du trauma.

La grotte est aussi liée à l'idée de naissance ou de renaissance au prix de nombreux sacrifices humains. Elle est associée au ventre maternel¹⁰, « La

grotte est l'espace maternel par excellence »¹¹, c'est la matrice. Cette grotte qui fera objet d'une explosion par une bombe incendiaire décimera la majorité des réfugiés, d'autres vont s'en sortir avec des séquelles physiques et psychologiques indélébiles. Comme si, dans cette grotte, se trouvait un pays en gestation dont la naissance difficile allait être hâtée par l'explosion des bombardements de l'armée française. Les survivants de l'explosion, à l'image de notre infirmière, s'en sortent avec des séquelles indélébiles : amputés, brûlés, traumatisés. Cette naissance symbolique mettra au jour un peuple brisé, ruiné, désorienté qui peine à trouver une voie pour se reconstruire. « *Nous ne sommes pas des héros mais des condamnés ! De toute la terre, ils ne nous ont laissé qu'une grotte qui ne nous accouchera jamais !* »¹² L'espoir d'une renaissance se consume, la bombe incendiaire n'accouchera que de mutilés. Dans *La grotte éclatée*, l'auteure passe d'une écriture mortifère vers une écriture poétique, enveloppante, qui vient donner forme, mettre des mots sur ce qui est détruit. Nous allons nous intéresser à présent à la manière dont se fait la mise en écriture des traumatismes de guerre.

2-2- L'écriture du traumatisme chez Mechakra : vers un réalisme mortifère

Nous allons interroger ici la mise en scène de la violence de la guerre d'une manière crue. Quelle est la fonction d'un réalisme concret qui s'attarde sur les aspects les plus insoutenables ? Quel est l'effet que produit cette écriture mortifère ? Dans *La Grotte éclatée*, la représentation de l'extrême violence de la guerre est au centre du texte. Le traitement cru, clair, clinique de la violence participe clairement à dénoncer l'horreur, à approcher la folie meurtrière de la guerre dans ses aspects les plus concrets, à rendre compte

des expériences traumatisantes et à transcrire une réalité référentielle. Yamina Mechakra veut rendre visibles les effets de la guerre, ceux de la violence sur les corps et les esprits des innocents d'une manière concrète, précise. Le regard qui décrit est d'abord clinique, objectif, c'est celui d'une infirmière. Cette écriture émane, d'abord, d'un désir de transparence, dire la souffrance dans toute sa laideur serait une manière d'engager une réflexion sur l'horreur de la guerre.

Trois personnes fuient en temps de neige dans les Aurès. Elles tentent de rejoindre les maquisards depuis une semaine. Mutilées par la faim, le froid et la fatigue, ces personnes sucent le sang d'un chacal qui s'était nourri de la chair d'un homme écrasé par un obus.

Les mains crispées sur la poitrine, la bouche grande ouverte, le souffle coupé, je regardais Youcef essuyer ses lèvres ensanglantées du revers de sa main tandis qu'Arris la bouche sur la gorge du chacal suçait le sang[...] Paralysée par la faim et l'émotion. Je me trainais jusqu'au cadavre ensanglanté. Je passai mes lèvres sur la gorge béante, léchai lentement le sang de la bête qui s'était nourrie de la chair d'un homme endormi quelque part à l'ombre d'un roc, le ventre écrasé par un obus[...] Je me mis à sangloter puis à vomir. Une grande fièvre me secouait.¹³

L'auteure restitue le vécu des combattants, mais aussi le sort des morts dans toute son horreur. En exhibant la violence et l'horreur de la guerre à travers des descriptions angoissantes, l'auteure pousse le lecteur à réfléchir sur la réalité terrifiante de ce conflit meurtrier.

L'infirmière raconte l'horreur qu'elle vit chaque jour. Les blessés qui arrivent par dizaine et qui doivent être amputés d'une main ou d'une jambe, les corps qui se décomposent avant de mourir par manque de médicament, l'odeur du sang et de la chair pourrie, les blessés qui délirent à cause de la douleur, le manque d'hygiène, les puces, la faim.

...il nous fallut tenter l'impossible, couper à l'un le bras, à l'autre une jambe ou le morceau de chair pourrie[...]Quand je relevai la tête, je réalisai le carnage. Que de mutilés ! [...] Mes deux aides, un rude forgeron de Meskiana aux muscles d'aciers et un balayeur d'Ain Beida au buste menaçant soufflait très fort. Je portai mes mains ensanglantées à mon visage, à ma tête. Je caressai un instant mon crâne rasé « boule à zéro » et me mis à rire. [On] me tendait un clamant et de l'eau...¹⁴

L'infirmière ressent qu'elle devient « le boucher de ses semblables », elle ne fait qu'amputer, scier, couper. « *La scie criait, les hommes hurlaient de douleur et ma tête bourdonnait. L'Algérie entière coulait par la blessure.* »¹⁵

Mais elle est aussi la seule présence féminine dans la grotte, celle qui soigne, soulage, console, donne de l'affection.

« ...j'appris à mourir et à aimer les hommes. Comment n'aimerais-je pas les hommes après avoir trempé mes doigts dans leur sang, ramassé leurs tripes, respiré leur haleine fétide, recueilli leur dernier souffle. »¹⁶

L'auteure énumère les crimes de l'armée coloniale française : tortures, assassinats...

-Villa Susini 38 : des jeunes filles nues sont noyées dans des baignoires.

- Villa Gras : des hommes sont étouffés.
- La gégène et le loup.
- Un corps imbibé d'essence brûle.
- Des flammes de chalumeaux ouvrent des poitrines et des bras.
- On entaille des corps entiers.
- Des mains servent d'enclume au manche des haches.
- On étrangle.
- L'Algérie entière coulait sous la torture¹⁷.

L'énumération des tortures infligées aux Algériens par les bourreaux de l'armée coloniale permettent d'insister sur le degré et l'ampleur des violences et sur l'extrême terreur endurées par le peuple.

MECHAKRA raconte les ravages psychologiques de la guerre. Ali, un maquisard qui a assisté au massacre de sa femme et de ses enfants, a des « pulsions meurtrières ». Il bave, ses mains tremblent, il rugit comme une bête, il veut tuer et s'en prend à l'infirmière. On lui sert de la viande de chacal cuite, il la crache et il réclame de la viande crue, de la viande en sang. Ali raconte son histoire avec des sentiments mitigés : culpabilité, dégoût...

Je me souviens du bébé, oui du bébé que j'ai égorgé.
Il avait l'âge du mien. Il me fallait égorger le petit Emile et toute la famille du capitaine : il avait crucifié mes enfants, ouvert le ventre de ma femme, offert mon frère vivant à ses chiens. Mon fils aussi a pleuré de douleur, ma femme est morte au bout de deux longues nuits d'agonies, et moi, caché, j'assistai à tout ça, impuissant, oui,

impuissant comme un lâche. Je n'ai plus de pitié, j'ai ouvert des ventres de femmes, j'ai égorgé, j'ai poignardé les jours de souk. Le sang serait-il devenu mon unique raison de vivre ?¹⁸

L'infirmière, confrontée chaque jour à des corps en morceaux, souffre d'« insomnie », elle n'arrive plus à trouver le sommeil, ayant trop vu et trop subi, pour pouvoir penser à autre chose. Elle tente de chasser de sa tête les images des maquisards agonisants, essaye de penser à autre chose sans pour autant y parvenir.

« Une grande tristesse m'habitais. J'essayais en vain de rêver au soleil. Je ne savais plus rêver [...] Je revis mes doigts cherchant la balle à extraire, le couteau se perdre dans le cou, le ventre, la poitrine. »¹⁹

Elle veut parler de ce qui la détruit, elle n'y parvient pas. Elle développe une sorte d'« aphasie » : *« J'aurais aimé dire des choses [...] les mots ne venaient pas [...] Je souhaitais vomir toute la vie que je contenais. Du venin, rien que du venin. »²⁰*

L'infirmière essaye de lire l'émotion sur le visage impassible des frères qui n'arrivaient pas à dormir ni à parler. Leurs yeux tiquaient, leurs mains tremblaient, certains pleuraient en silence, le visage enfoui dans le sol. Après l'arrivée d'un cortège de blessés, de mutilés et de morts, l'infirmière, seule au milieu de ces hommes abattus, trouve une consolation dans un regard.

« Nous restâmes longtemps figés l'un dans le regard de l'autre ; j'eus comme la sensation de m'être déchargée de toute ma fatigue dans les yeux de cet inconnu : je l'en remerciai par un sourire, un vrai sourire. »²¹

Nous assistons dès le début du texte à un acharnement de la part de l'infirmière à vouloir enterrer les morts qu'elle rencontre sur son chemin, à exécuter le rituel du deuil religieux. Elle est la dernière à recueillir le dernier souffle, la dernière larme des condamnés. Elle est hantée par les corps qu'elle n'a pas pu ensevelir. Comment vivre le deuil quand on ne sait pas ce qui est arrivé à l'être cher ? Comment supporter le déchirement de l'attente ? Comment survivre à l'absence dont on ne connaît pas le sort ?

Personne ne saura que ce jeune homme, parti à l'aube de sa jeunesse, était mort sans avoir de tombe ; cette terre qu'il défendit lui refusa sa main. Ni sa mère, ni sa femme ne savent qu'il est mort, ni sa femme, ni sa mère ne supposent que son corps a aiguisé l'appétit des fauves. Elles attendront longtemps de ses nouvelles.²²

En 1958, la grotte éclate sous l'effet d'un bombardement au napalm, les deux êtres les plus chers à notre protagoniste (Kouider et Salah) sont tués. Notre infirmière survit mais y laisse son bras, ses pieds sont carbonisés, son fils perd les yeux et les jambes. Est-il vivant ou mort ? Le lecteur se perd dans les propos de la narratrice qui délire : parfois le fils est vivant, parfois il est mort, ou l'inventait-elle vivant même mort ?

*« Notre grotte éclata [...] Quand je me réveillai je n'avais plus qu'un bras, mon fils gisait au pied de Kouider méconnaissable : le napalm avait eu le dernier mot [...] Salah était enseveli sous les décombres. Un vide glacé m'habitait. J'étais inerte de tout mon corps, de tout mon être »*²³

*« Octobre 1958 : je mourus »*²⁴ une phrase terrible. Que se passe-t-il quand on a survécu à l'horreur ? Notre infirmière se dit morte. Boris Cyrulnik décrit ainsi l'état d'une personne qui a survécu à l'horreur :

...tous ont été morts, même ceux qui sont rentrés en souriant [...] Quand on a vécu parmi les morts, quand on a vécu la mort, comment dire qu'on est un revenant ? comment faire comprendre que la souffrance n'est pas la dépression et que, souvent même, c'est le retour à la vie qui fait mal ?²⁵

Après cet épisode sanglant, l'infirmière sombre dans la folie et se fait interner à l'hôpital psychiatrique de la Manouba à Tunis.

« *Centre psychiatrique de la Manouba. Je n'admettais pas de monde vivant. Je réclamais la folie. Je voulais me libérer des autres, de moi, du souvenir.* »²⁶

La folie serait pour elle une manière de s'absenter, de fuir le réel, d'oublier. Elle est dans le déni, elle a des hallucinations, on lui ramène son fils survivant mais qui souffre, sans yeux, sans jambes.

« *Arris mon fils semblait dans la folie [...] Mon fils hurlait la tête entre les deux mains [...] Je voulais pleurer. Seul un rugissement sortit. Les animaux de la savane non plus ne pleurent pas.* »²⁷

A la fin de ce conflit meurtrier, une guerre d'ordre psychologique commence. On découvre l'autre facette de l'horreur. Notre infirmière ne s'en remet pas. Les spectres de ses amis morts la hantent et les souvenirs du drame ressurgissent matin et soir dans sa mémoire, la plongeant dans le désespoir. Cela s'entend dans ce qu'elle confie à un guérisseur :

Malade. Malade toute entière. J'allai voir un guérisseur. Je lui dis que j'étais née fatiguée, que j'avais mangé ma révolte chaude, très chaude et qu'elle m'avait

brûlé les entrailles. Je lui ai dit que j'avais pissé du sang, que j'avais chié du sang, que j'avais vomi du sang, que j'avais mal à la tête et que j'avais envie d'oublier [...] Il me prit la tête entre ses mains et j'oubliais quelques instants le poids de ma douleur [...] Sa main commençait à vieillir, à ne plus avoir d'effet [...] Tout me revenait, renaissait. Salah [...] Kouider...²⁸

Comment sortir de la terreur, de la folie, du déni, de la peur ? L'infirmière parvient à sortir de son état d'hébétude grâce au soutien de plusieurs femmes qu'elle rencontre au camp des réfugiés et avec lesquelles elle partage le même malheur. L'arrivée d'un poète l'aide à poser des mots sur son mal, il parvient grâce à ses mots à donner un sens au malheur vécu. La dernière partie de cet article va se pencher sur l'impact des mots dans le processus de résilience.

Nous verrons que le processus de résilience, tel qu'il nous est montré dans ce texte, passe par plusieurs étapes : le contact sécurisant avec l'autre et le soutien affectif sont essentiels, le pouvoir salvateur des mots l'est davantage.

3- **Sortir du traumatisme : vers une poésie résiliente**

Nous allons nous interroger ici sur la puissance du langage poétique. Comment les mots peuvent-ils agir d'une manière positive pour surmonter les blessures psychiques et rendre comptes des expériences innommables ?

Tzvetan Todorov²⁹ donne trois conceptions de la poésie : ornementale, affective et symboliste. La première refuse à la poésie toute spécificité sémantique : l'objet de la poésie est de dire les choses d'une façon belle, ornée, elle sert le « plaire » et non « l'instruire ». La deuxième met l'accent

sur l'aspect émotif de la poésie, celle-ci s'élève au-dessus de langage commun et cherche à communiquer des sentiments que le langage ordinaire ne saurait rendre. Pour la troisième, la poésie est une autre manière de dire, elle signifie au moyen du symbole, dans ce cas elle exprime l'indicible.

La poésie est d'abord « une voix » selon Jean Amrouche³⁰. Une « voix intérieure », celle des émotions et des sentiments les plus profonds. La poésie sait trouver le juste mot, la juste parole pour faire ressurgir l'indicible. C'est dans la poésie que les sentiments peuvent s'extérioriser : peur, tristesse, peine, amour, espoir. C'est par elle qu'on parvient à apprivoiser la douleur, à élucider les peurs, à apporter une réponse à l'inquiétude. Elle peut être ainsi un moyen puissant de guérison émotionnelle : « *[Le poète] voit au fond des âmes obscures, élucide ce qui les angoisse...* »³¹

3-1- Sublimar la blessure

La poésie ne cherche pas à transfigurer le réel, elle l'incarne par des images et des symboles.

Yamina Mechakra commence son texte ainsi :

Langage pétri dans les nattes tressées au feu de
l'amour qui flambe depuis des siècles au cœur de mes
ancêtres et dans mon cœur vers lequel souvent je tends
mon visage gelé et mon regard humide pour pouvoir
sourire. Langage pétri dans les tapis, livres ouverts
portant l'empreinte multicolore des femmes de mon pays
qui, dès l'aube, se mettent à écrire le feu de leurs entrailles
pour couvrir l'enfant le soir quand le ciel lui volera le
soleil ; dans les khalkhals d'argents...³²

Dans ce passage, Yamina Mechakra dit la force du langage symbolique que les femmes utilisent et que l'on retrouve dans le tissage ou encore les bijoux. Les fils qui s'entrelacent sont comme des mots noués, obscurs parlant en secret des craintes et des espoirs de la femme. Le tissage, les bijoux sont d'abord des messages, une sorte de codes qui contournent une parole confisquée. Nous retrouvons ce sens plus loin dans le texte, le tissage comme écriture symbolique qui vient redonner la parole à la femme.

*« En face de son métier à tisser Rima écrivait de son fil tous ses espoirs pour couvrir l'enfant qui allait naître[...]/Le fil racontant sa vie... »*³³

Le tissage, comme le langage poétique, instaure un rapport spécifique entre la parole, l'image et le réel. Les deux expriment la réalité et les émotions difficiles d'une manière symbolique, allusives. Au creux de la guerre, pour surmonter un traumatisme, les hommes ont besoin de s'éloigner de la réalité, en l'exprimant autrement, par l'image et le symbole.

Boris Cyrulnik dit l'importance des mots dans le processus de résilience. Pour que le pouvoir résilient des mots puisse opérer, il faut représenter la blessure sous une autre forme, la sublimer, la symboliser, la métamorphoser.

...le plus sûr moyen de recoudre la déchirure, c'est de suturer la plaie avec des mots [...] La création d'un monde de mots permet d'échapper à l'horreur du réel en éprouvant au fond de soi le plaisir provoqué par une poésie, une fable, une belle idée, une chanson qui métamorphose la réalité et la rend supportable.³⁴

Les traumatisés ont du mal à exprimer directement leur souffrance, mais ils peuvent s'en décharger plus facilement dans un poème, dans un langage mystérieux et symbolique.

Il faut que le langage soit énigmatique afin de laisser place à l'interprétation. Un langage précis ne serait que désignation, signal de la chose, sans vie émotionnelle, sans vibration, juste une information pour déclencher la réponse. Il faut une illusion, un agencement de saynètes verbales pour donner vie au plaisir de penser³⁵.

3-2- Ce que les mots peuvent guérir

L'infirmière qualifie les mots ordinaires d'« usés », ne pouvant pas dire son mal, exprimer ce qu'elle ressent, sa douleur, sa tragédie, sa folie, son désespoir.

*« Les mots sont usés[...]il me faut inventer d'autres mots, mon amour, pour te redire, me redire. »*³⁶

« je lui disais », ainsi, l'infirmière inventait de belles phrases emplies d'espoir qu'elle disait à son fils pour le garder en vie.

*« Je lui disais les randonnées que nous ferions ensemble le long des sentiers de nos villages[...]Puis mes craintes et mes angoisses se turent. »*³⁷

Yamina Mechakra dit l'importance du chant et de la poésie dans les moments de désespoir et son aptitude à symboliser et à sublimer le traumatisme.

*« ...les blessés enrobés dans leur sang oubliaient qu'ils sentaient l'homme pourri, oubliaient leur douleur et murmuraient d'une voix sans timbre : « MIN JIBALINA » J'entonnais avec eux ce refrain si neuf. Je m'abreuvais de paroles promises. »*³⁸

Le chant patriotique « Min JIBALINA », glorifie la révolution, la liberté et le sacrifice, c'est ce que Boris CYRULNIK appelle « l'héroïsation de la blessure ». Le chant rend supportable le poids de la misère, le chagrin et la perte puisqu'il véhicule l'espoir de retrouver un jour la liberté.

L'Héroïsation de la blessure soigne celui qui parle autant que celui qui écoute. Quand le réel est présenté comme une histoire, quand l'horreur est métamorphosée en récit poignant ou édifiant, le peuple ému adore le blessé et l'aide à se resocialiser. C'est ainsi qu'un profond désespoir peut se transformer en hymne à la joie.³⁹

Après l'éclatement de la grotte, notre infirmière se retrouve à la Manouba en Tunisie dans un hôpital psychiatrique. Elle s'enfuit dans l'oubli et la folie. L'arrivée d'un poète au camp des réfugiés va tout changer. Un soir, ce vieux poète se mit à entonner des poèmes et des chansons, tous les réfugiés se sont mis autour de lui. Le poète parvint à les faire sortir de leur mutisme, la poésie délie les langues et libère la parole : « *Autour du poète chacun retrouvait le courage de parler* »⁴⁰ chacun parvint à exorciser sa douleur.

Le poète me devint nécessaire et souvent je m'en allais le retrouver avec Arris. Et tous les soirs, autour de Hamoud, des réfugiés trouvaient refuge. C'était le pays qui parlait, c'était ce quelque chose que chacun avait en soi qui le consolait. Auprès du poète, le souvenir se délivrait. Il connaissait toutes les chansons du pays, tout le pays et chacun de nous réapprenait l'Algérie. Les langues se délièrent et les enfants apprirent et parlèrent un langage hier interdit⁴¹.

Ainsi, depuis l'arrivée du poète au camp des réfugiés naissait une nouvelle force. Après l'indépendance, l'infirmière revient en Algérie avec son fils, accompagnée par Rima sa confidente du camp des réfugiés, du poète et un cercueil contenant les restes du corps de Kouider. « *Le poète reprenait son souffle avant d'entonner son hymne d'une voix forte de toutes nos voix et des voix de nos morts.* »⁴² Le poète à travers ses mots n'élucide pas uniquement les angoisses, ne défait pas uniquement les hantises, il est aussi celui qui hisse l'histoire des oubliés, des morts et des sacrifiés et fait résonner leurs voix ensevelies.

4- Conclusion :

Cette contribution a retenu l'écriture des traumatismes et la résilience comme axe de lecture. Nous avons, d'abord, souligné la manière dont Yamina MECHAKRA traite de la guerre. Chez cette auteure la guerre est un traumatisme, une mutilation, une blessure portée par les corps en morceaux, mais aussi dans les cœurs et les esprits. Nous nous sommes ensuite penchés sur la mise en écriture des traumatismes. L'auteure raconte l'histoire fracassante de la guerre, de la mort, de la perte avec un réalisme éreintant, des corps en morceaux, des âmes blessées, des hommes qui frôlent la folie, qui s'accrochent à la vie, à l'espoir en dépit de la souffrance. Cette manière d'écrire est une façon d'engager une réflexion sur l'horreur de la guerre. L'auteure raconte aussi l'histoire de la résilience. Dans la dernière partie de notre lecture, nous avons souligné l'impact de la poésie dans le processus de résilience. Le traumatisme est une souffrance dont il faut pouvoir sortir pour renaître. La parole remaniée donne à la personne qui souffre un terrain propice pour partager son mal et s'en alléger, mais, seule, la poésie ne saurait suffire. Il y a des blessures dont on ne guérit pas, les nouvelles douleurs viennent faire taire les anciennes, mais ne les effacent pas. Le texte s'achève

avec un poème, après avoir dit la perte, la mort, la souffrance, la folie, l'attente et le deuil qui se sont déroulés sur sept ans. Le roman se referme avec un cœur tourmenté. En dépit du poème qui dit « la foi en demain » on perçoit toujours un monde en ruine.

5- Bibliographie :

- AMROUCHE, Jean, *Chants berbères de Kabylie*, Ed. Charlot, Paris, 1947.
- BOUKHELOU Fatima Malika. ABDESSALM Lila, *La femme et la modernité dans La grotte éclatée de Yamina Mechakra. Approches mythanalytique et traductologique*, in : Revue des Lettres et des langues, Laghouat. N° 13, mars 2014.
- BRAHIMI, Denise, *Des refuges et des pièges*, Ed. Casbah, Alger, 2014.
- CYRUNLIK, Boris, *Le murmure des fantômes*, Ed. Odile Jacob, Paris, 2003.
- CYRUNLIK, Boris, JORLAND, Gérard(dir), *Résilience connaissances de base*, Ed. Odile Jacob, Paris, 2012.
- CYRUNLIK, Boris, *La nuit, j'écirai des soleils*, Ed. Odile Jacob, Paris, 2019.
- Didier, Béatrice, Fouque, Antoinette, Calle-Gruber, Mireille(dir) *Le dictionnaire universel des créatrices*, Ed. Belin, Paris, 2013.
- LAZALI, Karima, *Le trauma colonial. Une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie*, Ed. La Découverte, Paris, 2015.
- MECHAKRA, Yamina, *La grotte éclatée*, Ed. ENAG, Alger, 2000. 1ère Edition chez, SNED, 1979.
- TODOROV, Tzvetan, *Les genres du discours*, Ed. Seuil, Paris, 1978.

Les renvois :

¹ MECHAKRA, Yamina (1949) est écrivaine algérienne, docteure en médecine et psychiatre, elle a commencé à écrire très jeune, mais son premier roman, *La grotte éclatée*, ne sera publié qu'en 1979. Dans la préface qu'il lui a consacrée, Kateb Yacine déclare : « *Dans notre pays, une femme qui écrit vaut son pesant de poudre !* » Fait exceptionnel dans l'édition nationale, ce récit est réédité en 1986. Il est certainement le récit poétique le plus puissant sur la guerre : le référentiel cède le pas au poétique en un enlacement de voix, essentiellement féminines, pour dire la difficile naissance d'un pays dans la souffrance et la destruction. Dans la presse nationale, elle a publié une seule nouvelle épique, *L'Éveil du Mont* (1976). En 1999,

Y. Mechakra publie son second roman, *Arris*, simultanément à Paris et à Alger. Elle y confirme de grandes qualités poétiques et incantatoires. « Arris » désigne à la fois le vagabond aimé, le fils et le lieu d'origine. » Christiane Chaulet-Achour, in Didier, Béatrice, Fouque, Antoinette, Calle-Gruber, Mireille (dir) *Le dictionnaire universel des créatrices*, Ed. Belin, Paris, 2013

² MECHAKRA, Yamina, *La grotte éclatée*, Ed. ENAG, Alger, 2000. 1ère Edition chez, SNED, 1979.

³ Etymologiquement le mot traumatisme vient du grec *τραυμα* « trauma » et signifie « blessure ». Le trauma c'est la blessure, le coup. Le traumatisme c'est la représentation de la blessure. Dans le traumatisme l'âme est mortifiée, prisonnière de la blessure, elle est propulsée dans la dépression, l'angoisse, l'hébétude, la folie.

⁴ La résilience, empruntée à l'anglais « resilience », veut dire : « rebondissement, redressement, rejaillissement ». Sur le plan psychologique, « résilience » et « résilient » ont été repris par Boris CYRULNIK (Psychiatre, neurologue et psychanalyste) à propos de la capacité à surmonter les chocs traumatiques et la faculté à reprendre un développement après une agonie psychique. La résilience « est un processus biologique, psychoaffectif, social et culturel qui permet un nouveau développement après un traumatisme psychique. » CYRULNIK, Boris, JORLAND, Gérard (dir), *Résilience connaissances de base*, Ed. Odile Jacob, Paris, 2012. P.7.

⁵ Texte de M'Hmamed ISSAIKHEM extrait de son tableau « *Les aveugles* » mis en exergue dans *La grotte éclatée*.

⁶ LAZALI, Karima, *Le trauma colonial. Une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie*, Ed. La Découverte, Paris, 2015. P. 89.

⁷ BRAHIMI, Denise, *Des refuges et des pièges*, Ed. Casbah, Alger, 2014. P. 143.

⁸ MECHAKRA, Yamina, *La grotte éclatée, op.,cit.* P.27.

⁹ Durant la conquête de l'Algérie, l'armée coloniale française fait périr du 18 au 20 juin 1845 plus de 1200 personnes par asphyxie. L'équivalent d'une tribu entière est décimée dans une grotte du massif du Dahra. En août 1844, plus de 500 personnes qui se sont réfugiées dans une grotte à Sbèah en Algérie sont emmurées vivantes.

¹⁰ Voir l'article de BOUKHELOU Fatima Malika. *La femme et la modernité dans La grotte éclatée de Yamina Mechakra. Approches mythanalytique et traductologique*, in : Revue des Lettres et des langues Laghouat. N° 13, mars 2014.

¹¹ BONN, Charles, *La Littérature algérienne de langue française et ses lectures. Imaginaire et discours d'idées*. Sous la direction de Robert Escarpit, Université de Bordeaux 3, [Thèse], 1972. Disponible sur Limag.com.

¹² MECHAKRA, Yamina, *La grotte éclatée, op.,cit.* P.27.

¹³ *Ibid.*, P.16-17.

¹⁴ *Ibid.*, P. 22-23.

¹⁵ *Ibid.*, P.38.

¹⁶ *Ibid.*, p.21.

¹⁷ *Ibid.*, P.38.

¹⁸ *Ibid.*, p. 30-31.

¹⁹ *Ibid.*, P.41.

²⁰ *Ibid.*, P.42.

²¹ *Ibid.*, P.39.

²² *Ibid.*, p. 43.

²³ *Ibid.*, P.94.

²⁴ *Ibid.*, P.95.

²⁵ CYRUNLIK, Boris, *Le murmure des fantômes*, Ed. Odile Jacob, Paris, 2003.P. 234.

²⁶ *Ibid.*, P.96.

²⁷ *Ibid.*, P. 121

Ibid., PP. 124-125. ²⁸

AMROUCHE, Jean, *Chants berbères de Kabylie*, Ed. Charlot, Paris, 1947. P. 49.

²⁹ TODOROV, Tzvetan, *Les genres du discours*, Ed. Seuil, Paris, 1978.PP 100-101.

³⁰ AMROUCHE, Jean, *Chants berbères de Kabylie*, Ed. Charlot, Paris, 1947. P. 49.

³¹ *Ibid.*, p. 40.

³² MECHAKRA, Yamina, *La grotte éclatée, op., cit.* p. 13.

Ibid., P.161. ³³

³⁴ CYRUNLIK, Boris, *La nuit, j'écirai des soleils*, Ed. Odile Jacob, Paris, 2019.P. 8.

³⁵ *Ibid.*, p. 12

³⁶ MECHAKRA, Yamina, *La grotte éclatée, op., cit.* P.141. .

³⁷ *Ibid.*,p.106.

³⁸ *Ibid.*, P. 21. 22.

³⁹ CYRUNLIK, Boris, *La nuit, j'écirai des soleils, op., cit*, p. 230.

⁴⁰ MECHAKRA, Yamina, *La grotte éclatée, op., cit*. P.159.

⁴¹ *ibid.*, P.157.

⁴² *Ibid.*, p. 172.